

PAUL VERCHÈRES

Accidents mortels



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # NS-007

Accidents mortels

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 856 : version 1.0

Accidents mortels

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette
<http://editions-police-journal.com/>

I

La compagnie d'assurance Universelle était une des plus grosses compagnies du pays.

Elle s'occupait de tous les genres d'assurances et renfermait en elle-même plusieurs autres compagnies.

Ce jour-là, il y avait discussion entre les deux principaux patrons de l'assurance.

J. B. Delcourt, le président de la compagnie disait justement à Louis Franchon, un des directeurs.

– Je te dis que ça va très mal. Si ça continue comme ça, nous irons à terre.

– Mais c'est fou. C'est impossible.

– Du tout. Quand nous payons des sommes de cinquante mille et deux cents mille, ça ne peut faire autrement.

– Mais les enquêteurs ?

– Ils ont enquêté... Ils n'ont rien trouvé de suspect.

– Quand devons-nous payer la dernière ?

– Dans une semaine tout au plus.

– Alors que veux-tu faire ?...

Delcourt se gratta la tête :

– J'ai pensé à quelque chose, mais je ne veux pas décider seul.

– Quoi donc ?

– Si nous demandions à Guy Verchères de nous aider !

Franchon eut un sourire narquois :

– Verchères ?

– Oui.

– Tu as confiance en lui ?

– Mais voyons Louis.

– Ce supposé ex-gentleman cambrioleur qui se faisait nommer l'Arsène Lupin Canadien ?

– Tu ne l'aimes pas ?

– Je n'ai pas confiance en lui.

Delcourt fronça les sourcils :

– Pourquoi ?

– Mais voyons J. B., réfléchis. Cet homme travaille pour tout le monde et ne veut même pas qu'on le paye.

– C'est sa ligne de conduite maintenant. Il veut racheter sa vie passée.

– Tu ne me feras pas croire que ce Guy Verchères est un fou, loin de là. Il travaille pour rien, soit, mais il ne doit pas manquer de s'approprier de l'argent par en dessous.

Delcourt se mit à rire :

– Pauvre Louis. On voit bien que tu ne le connais pas.

– Peut-être. Mais tu verras qu'un jour, Verchères se retournera à nouveau, lorsqu'il verra une belle affaire. Tu le connais toi ?

– Assez bien puisque nous nous tutoyons.

Louis rougit :

– Oh, alors excuse-moi J. B.

– Il n'y a pas de quoi. J'aime les hommes qui

sont francs.

– Alors, tu aurais l'intention de faire travailler Verchères ?

– Oui.

– Il accepterait ?

– Probablement. C'est un ami. J'ai passé quatre ans près de chez lui dans le nord. Il avait un camp, voisin du mien.

– Fais comme tu veux.

– Mais il faut que tu m'approuves. Nous serons deux... si les autres directeurs...

Franchon se résigna :

– Bon, bon, comme tu voudras. Appelle-le. Je dirai que j'approuvais ton idée.

Delcourt décrocha son appareil.

– Mademoiselle ?

– Oui.

– Appelez-moi monsieur Guy Verchères.

– Son numéro.

– Je ne le sais pas et il n'est pas dans le livre

du téléphone. Mais appelez à Police-Journal et demandez à parler à Paul Verchères. C'est son cousin. Il vous donnera le numéro.

– Bien monsieur.

Delcourt raccrocha.

– Il va falloir nous mettre en communication avec Lavoie.

– L'avocat ?

– Ou, tu sais qu'il veut que nous payions madame Tanguay le plus tôt possible. Je vais lui demander un délai de dix jours.

– Et si au bout de dix jours, Verchères n'a rien trouvé ?

– Eh bien nous payerons.

– Et il ne nous restera plus qu'à nous retirer des affaires.

Les deux hommes soupirèrent.

Soudain une petite sonnerie résonna.

Delcourt pesa sur un bouton.

La voix de la secrétaire résonna dans la pièce.

- Monsieur Guy Verchères est à l'appareil.
- Merci.
- Delcourt décrocha son téléphone.
- Allo Verchères.
- Oui. J. B. ?
- Oui. Ça va ?
- Extra, et toi ?
- Ça va mal.
- Ah, comment ça ?
- Pourrais-tu passer à mon bureau, je t'expliquerai ça. Il n'y a que toi qui puisses nous tirer de là.
- Tu dis nous ?
- Oui, car toute la compagnie est en jeu.
- Hum ! C'est grave.
- Tu vas venir ?
- Je pourrai bien aller écouter tes menteries.
- Quand passeras-tu ?
- Quand tu voudras.

- Alors, viens immédiatement.
 - Très bien, je serai chez vous dans un quart d’heure.
 - Entendu, à tout de suite.
- Delcourt raccrocha.
- Il vient ? demanda Franchon.
 - Oui.

*

- Guy je te présente, un des directeurs de la compagnie, monsieur Louis Franchon.
- Les deux hommes se serrèrent la main.
- Delcourt offrit un siège à son visiteur.
- Assieds-toi.
 - Merci.
- Guy alluma une cigarette puis demanda :
- Alors, qu’est-ce qu’il y a qui ne va pas ?
 - Nous payons trop de primes !

Guy se mit à rire.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse pour ça ?

– Attends que je te raconte tout. Depuis un an et demi nous avons payé à trois nouveaux assurés, trois cent vingt mille piastres.

– À seulement trois ?

– Oui, ça à part des autres.

– Quel genre d'assurances ?

– Assurance-vie.

– Ah, ces trois clients sont morts curieusement, je suppose ?

– Un peu oui, c'est-à-dire qu'ils sont morts tous les trois dans un accident d'automobile.

– Tiens, une coïncidence !

– Ce n'est pas tout.

– Ah !

– La coïncidence se continue. Ils sont morts au même endroit, et dans un accident identique.

Verchères sursauta :

– Hein ?

Alors Dalcourt raconta :

– Le premier, Jos Cantin, était assuré depuis un an seulement. Il était en voyage dans les Laurentides, à Mont-Rolland exactement. Il était descendu à l’hôtel des Trois Hiboux pendant deux jours, le troisième jour il voulut continuer sa route. Il partit de bonne heure le matin, or, à un tournant de la route, il perdit le contrôle de sa voiture, enfonça un garde-fou et tomba dans un précipice.

– Vous avez payé ?

– Immédiatement. Cet accident s’est produit il y a presque un an.

– Et le second ?

– C’est un dénommé Marco, Jean Marco. Il s’était arrêté lui aussi dans le nord, à l’hôtel des Trois Hiboux. Il passa une semaine et c’est en revenant que le même accident se produisit.

– Vous avez payé aussi ?

– Oui, mais après enquête seulement.

Verchères demanda :

- Qui était bénéficiaire ?
 - Sa femme naturellement. Elle était en voyage à New-York.
 - Et le troisième ?
 - La même chose.
 - Quand a eu lieu l'accident ?
 - Il y a un mois. Le client était un dénommé Claude Tanguay. Il est descendu aux Trois Hiboux lui aussi. L'accident est arrivé au même endroit et de la même façon.
 - Et le bénéficiaire ?
 - Sa femme ? elle était en visite chez ses parents à Québec.
 - Avez-vous payé ?
 - Non pas encore. J'ai demandé un délai à l'avocat de madame Tanguay. Il m'a accordé sept jours.
- Verchères réfléchit :
- J'avoue que toutes ces coïncidences sont vraiment étranges.

– Je suis certain que toutes ces morts ne peuvent être naturelles.

– Alors tu veux que j’enquête ?

– Comme tu l’entendras. Mais s’il nous faut payer cette nouvelle assurance, avec toutes les autres, vols, etc., que nous avons à payer de ce temps-ci, nous sommes finis.

– Je te comprends.

Verchères se demandait par où commencer son enquête.

– Eh bien soit, j’accepte.

– Que vas-tu faire ?

– Me rendre à l’hôtel des Trois Hiboux. C’est probablement là que se trouve la clef du mystère.

– Tu as besoin de l’argent pour tes dépenses ?

Guy regarda son ami :

– Je ne me fais jamais payer.

– Mais pour tes dépenses d’hôtel, tes repas, etc...

– Ça c’est différent.

- Quand partiras-tu ?
- Demain matin.
- Alors, passe au bureau, je te ferai un chèque.
- Entendu.

Verchères se leva.

- Au revoir monsieur Franchon.
- Au revoir.
- Bonjour J. B.
- À demain.

Verchères sortit.

J. B. demanda en souriant :

- Eh bien ? qu'est-ce que tu en penses ?

Franchon hocha la tête.

– C'est curieux, mais ce type-là ne m'inspire pas confiance. Y a-t-il vraiment quelque chose de criminel dans ces accidents pour le moins étranges ?

Que fera Guy Verchères ?

Son voyage à l'hôtel des Trois Hiboux lui apprendra-t-il quelque chose ?

II

– Tiens, voilà le chèque.

Verchères le prit.

– Merci J. B. Et maintenant je me sauve.

– À quelle heure pars-tu ?

– Vers dix heures, il est déjà neuf heures et trente.

– Tu me tiendras au courant ?

– Je te ferai des rapports.

– Très bien.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Bonne chance Guy.

– Merci.

Une demi-heure plus tard, Guy était en route pour l'hôtel des Trois Hiboux.

Deux jours.

Deux longs jours passèrent.

Enfin le troisième jour, J. B. Delcourt reçut une lettre de Verchères.

Franchon s'écria :

– Ne me dis pas qu'il nous donne de ses nouvelles ?

– Oui. Il a un rapport au complet. Tiens, lis.

Franchon prit la lettre.

Il lut.

– Je fais un très beau voyage.

L'hôtel des Trois Hiboux est très confortable.

Mais je dois avouer que ce n'est pas le meilleur hôtel de Mont-Rolland, il y en a de plus beaux.

J'ai fait la connaissance des principaux personnages de l'affaire.

Le propriétaire, Charley Bernard est un gros bonhomme toujours de bonne humeur.

Il a une fille âgé de 24 ans, qui s'appelle

Carmen. C'est une vraie beauté. Jamais je crois n'avoir vu tant de qualités physiques réunies chez la même femme.

Mais ne crains rien, J. B., elle sait se faire respecter. Elle est rousse avec de grands yeux sombres, elle mesure cinq pieds quatre et pèse environ 110 livres. Une véritable merveille.

Un autre qui vient souvent à l'hôtel, est un dénommé André Savoie. Un jeune homme, grand et beau garçon. De plus j'ai fait la connaissance du chef de police de l'endroit. Ça pourra m'être utile en temps et lieu.

Je me suis enregistré sous le nom de Guy Lancret et j'ai fait savoir que je serais peut-être intéressé à acheter une terre. Le jeune Savoie, que je crois amoureux de Carmen s'occupe un peu de tout. Il est supposé m'en montrer.

Je suis déguisé quelque peu. Je porte maintenant une petite moustache, et j'ai les cheveux coupés en brosse. Carmen me trouve joli, c'est probable que ça me fasse mieux ainsi.

Mais je t'enverrai un autre rapport plus tard,

car pour l'instant je dois te quitter. J'ai pris rendez-vous avec Carmen, la fameuse beauté, et je ne manquerais pas ce rendez-vous pour tout l'or du monde. À bientôt.

C'était signé Guy Verchères.

Franchon replia la lettre.

Il la tendit à Dalcourt.

– Tu vois !

– Quoi ?

– Ce Verchères perd son temps à flirter avec la fille de l'hôtel.

Delcourt ne répondit pas.

Mais lui aussi attendait plus de nouvelles de Verchères.

Il murmura simplement :

– Peut-être que le prochain rapport...

– Espérons-le.

*

À l'hôtel des Trois Hiboux, Guy Verchères était populaire auprès de la jeune Carmen.

Verchères, sous le nom de Lancret, passait pour un personnage très riche.

Après trois jours, il avait décidé Carmen à l'accompagner.

Verchères espérait bien apprendre quelque chose d'elle.

Le couple était parti vers neuf heures.

Verchères était au volant d'une voiture qu'il avait louée.

Ils s'arrêtèrent enfin à un grand restaurant, une sorte de club où l'on servait la boisson et où deux orchestres faisaient les frais de la musique.

En entrant, Verchères aperçut le jeune André Savoie.

– Il doit nous avoir suivi, il est jaloux.

Verchères s'assit à une table et commanda de la boisson.

Puis ils se mirent à danser.

Verchères buvait assez souvent, il commençait même à être un peu gris.

– Une autre danse, mon beau bébé ? demandait-il à Carmen.

– Excuse-nous André, dit cette dernière.

Elle se leva et se mit à tournoyer au bras de Verchères.

Ce dernier la serrait de très près. Il appuyait sa joue contre la sienne.

– Tu es belle Carmen.

– Guy, restez tranquille. Il y a du monde dans la salle.

– Je me fous du monde, je me fous de tout, je te trouve belle et j't'aime.

La danse finissait.

Savoie se levait.

– Je vous prierais de surveiller votre tenue, vous êtes dans une salle publique, dit-il à Verchères. Respectez au moins Carmen.

Verchères le regarda.

– Toi, le p'tit morveux, encore une parole comme celle-là et je te fais sauter la margoulette.

Carmen les sépara :

– Venez Guy, il est tard, et il faut rentrer.

Mais Guy continua :

– Si tu fais trop le frais, je ne t'achèterai pas de terre.

– Tu es chanceux d'être gris, murmura Savoie, autrement...

Verchères sourit :

– Mais voilà, je suis gris, hic !

Lui et Carmen sortirent.

Le chef de police était au dehors.

Pit Chaput était un gros homme, peu sévère pour les habitants du village.

Il aperçut Verchères qui chambranlait au bras de Carmen.

– Surveille bien Carmen, il est gris, c'est dangereux en voiture...

– N'ayez crainte monsieur Pit.

Ils arrivaient à leur voiture.

Verchères s'assit au volant.

– Non, non, laissez, je vais conduire, dit Carmen.

– Non, c'est moi qui conduis.

– Mais en êtes-vous capable ?

– Je conduis mieux quand j'ai pris un coup.

La voiture démarra.

Elle s'engagea dans la montagne.

Soudain Verchères passa son bras autour des épaules de la jeune fille.

– Non, non, dit-elle.

Elle lui enleva le bras.

– Tenez le volant à deux mains.

Verchères obéit.

Il pesa sur l'accélérateur.

– Mon Dieu, dit Carmen, n'allez pas si vite, les routes sont dangereuses.

– Vrai. Y a-t-il déjà eu des accidents ?

– Trois en un peu plus d’un an. Au tournant là-bas.

En arrivant au tournant Verchères arrêta presque la voiture.

– Ici ?

– Continuez, ordonna Carmen, cet endroit me fait peur.

Verchères obéit.

Quelques minutes plus tard, il arrêta de nouveau sa voiture près d’un petit bois.

Il passa son bras autour de l’épaule de Carmen.

– Carmen, j’aime ça des petites femmes comme vous.

– Guy je vous en prie, continuez, que va dire père ?

– Vous, Carmen, est-ce que vous m’aimez ?

– Je vous ai dit que je vous aimais bien.. Mais continuez, nous allons arriver tard, et papa va être inquiet.

– Carmen !

– Quoi ?

– Revenez me trouver à ma chambre... chambre 17, nous prendrons un verre ensemble.

– Non Guy, n’insistez pas. Je ne veux pas.

Guy remit sa voiture en marche.

Quelques minutes, plus tard, la voiture s’arrêtait devant les Trois Hiboux.

Verchères monta à sa chambre après avoir souhaité le bonsoir à Carmen.

Il titubait toujours.

Rendu en haut, au lieu de se coucher, il s’installa sur sa table de travail et écrivit son second rapport à Delcourt.

Il semblait maintenant être complètement dégrisé.

Quel jeu joue donc Guy Verchères ?

Le lendemain, après le déjeuner, Carmen vint retrouver Guy.

– Comment ça va ce matin ?

– Pas mal. À quelle heure sommes-nous

revenus hier ?

– Une heure et trente. Vous ne vous souveniez plus ?

– Pas très bien, bébé. Mais je me souviens que vous avez refusé une proposition que...

– Oui, oui, n'en parlons plus.

Il y eut un silence.

Puis Carmen dit :

– André est venu ce matin.

– Pourquoi ?

– Il voulait vous voir, il dit qu'il a quelque chose de bien à vous offrir.

– Ah !

– Il voudrait que vous passiez à son bureau.

– Quand ?

– Cet après-midi. Il a dit vers deux heures.

– Très bien, j'irai.

Et le même après-midi, Guy descendait au village.

Mais il n'était pas seul.

Il avait profité de ce que Carmen devait descendre avec le camion pour faire des emplettes.

– Je vous arrêterai devant le bureau d’André.

– Bien.

Mais auparavant elle dut passer à la banque, puis au magasin général.

Lorsqu’elle fut entrée dans le magasin général, Verchères tendit la main.

Il prit la sacoche de la jeune fille et l’ouvrit vivement, mais sans détourner la tête.

Il passa sa main dans la sacoche.

Il sentit un compact, un bâton de rouge, quelques papiers qui semblaient être des lettres, puis enfin un petit livre.

Verchères le retira vivement.

Il y jeta un coup d’œil.

C’est alors que Guy s’aperçut, qu’il y avait six mois, une somme de \$40,000 dollars avait été déposée.

– Presqu’en même temps que la mort du

deuxième, Marco. Il faudra que je m'informe.

Guy remplaça le livre et referma la sacoche.

Il était temps.

Carmen revenait.

Elle monta dans le camion.

– Je ne vous ai pas trop fait attendre ?

– Mais non, bébé.

– Je vais vous laisser chez Savoie.

Quelques secondes plus tard, Guy Verchères descendait devant le bureau de Savoie.

– Bonjour bébé.

– Bonjour Guy.

Le camion s'éloigna.

Guy pénétra dans le bureau de Savoie.

Sur la porte, on pouvait voir les annonces suivantes : Maître de poste... avocat... encanteur... vendeur... agent d'assurance.

– Bonjour monsieur Lancret, fit Savoie, en voyant entrer Verchères.

– Bonjour, homme aux mille et un métiers.

Savoie se mit à rire.

– Il paraît que vous avez une belle terre ?

– Oui. J’ai quelque chose de nouveau à vous offrir.

– Vous faites tous les genres de commerce ?

– Un peu.

Il regarda Verchères.

– Tenez, si vous aviez besoin d’assurances, je...

– Non, merci. Pas pour le moment.

Savoie se leva :

– Alors, allons voir cette terre.

Mais Verchères resta assis.

– Savez-vous, j’ai pensé à mon affaire.

– Ah !

– J’ai décidé de ne pas m’acheter de terre. J’aimerais mieux un commerce.

Savoie se rassit :

– Un commerce ? Quel genre de commerce ?

– Oh, je ne sais pas encore, je vais y penser...
– Venez me voir, je pourrai vous vendre un emplacement.

– C’est très bien, nous en reparlerons.

Cette fois, c’est Verchères qui se leva.

– Je vous reverrai, dit-il.

Savoie alla reconduire son visiteur jusqu’à la porte.

Verchères sortit.

Il ne se rendit pas tout de suite à l’hôtel.

Il quitta le village après avoir soupé seulement.

Lorsqu’il arriva aux Trois Hiboux, il était sept heures.

Il monta directement à sa chambre.

Vers huit heures et demie, il en descendit. Il semblait éméché.

Il chambranlait légèrement.

Carmen se trouvait au comptoir.

– Allo bébé !

- Bonsoir Guy.
- On sort ensemble ?
- Je ne peux pas, il faut que je reste ici, papa est sorti.
- Mais toutes les chambres sont louées !
- Un client peut avoir besoin de quelque chose.

Elle regarda Verchères dans les yeux.

- Guy, vous avez bu ?
- Et puis après ?

Elle ne répondit pas.

Verchères mit la main dans sa poche.

Il sortit une bouteille de boisson.

- Je vais te payer la traite.
- Non, Guy.
- Oui, prends-en.

Il lui tendit la bouteille.

- Non, non merci.

Il but une longue gorgée.

– Je reste avec toi, déclara-t-il.

– Comme vous voudrez.

Verchères en titubant parvint à s’asseoir sur une chaise.

Carmen demanda :

– Et puis, parlez-moi donc de la terre.

– La terre ?

– Oui, celle qu’André vous a montrée cet après-midi.

– Je ne l’ai pas vue.

– Pourquoi ?

– Parce que ça ne m’intéressait plus de l’acheter. J’achèterai peut-être autre chose.

– Quoi ?

– J’sais pas. Demain, je dois retourner à Montréal,

– Ah !

– Mais je reviendrai...

– Pourquoi ne voulez-vous plus acheter de terre ?

– Hé hé, c’est parce que votre André a voulu me vendre des assurances.

Carmen ne comprenait pas.

– Et puis ?

Je n’en achète pas d’assurances.

– Oh, vous êtes agent je suppose ?

Verchères rit :

– Agent ?... non mon bébé... les assurances, c’est presque moi qui ai inventé ça.

– Comment ça ?

– Sans moi, plusieurs personnes ne retireraient pas un cent.

Carmen était devenue curieuse.

Elle demanda :

– Dans le moment, travaillez-vous encore pour les assurances ?

– Shut !... C’est un secret.

Elle s’approcha de lui câlinement.

– Un secret que tu vas dire à ton bébé, mon beau Guy.

- Un secret... personne ne doit le savoir...
 - Je ne le dirai pas...
 - Demain... je pars... je pars pour faire mon rapport.
 - Votre rapport ?
 - Oui, je ne l’envoie pas par la malle... ça pourrait se perdre...
 - Mais un rapport sur quoi ?
 - Shut !... c’est un secret.
 - Dis-le moi !
- Verchères murmura tout bas.
- Quelqu’un pourrait nous entendre.
- Carmen se décida :
- Écoute, monte à ta chambre.
 - Et puis ?
 - Tu sais ce que tu m’as proposé hier soir ?
 - Tu vas venir à ma chambre, tu vas venir me rejoindre ?
 - Oui, mais à une condition.

– Laquelle ?

– Tu me diras ton secret ?

– Oui, oui.

– Alors, viens, je vais aller te reconduire.

Elle aida Verchères à monter l’escalier.

Rendu à sa chambre, elle l’aida même à se mettre au lit.

– Il ne faudra pas mener de bruit, si papa savait cela.

– N’aie pas peur.

– Je reviendrai dans une heure, alors que tous seront couchés.

– Très bien.

– Je vais laisser la porte débarrée. Je n’aurai pas besoin de frapper. À tout à l’heure.

Verchères demanda :

– Embrasse-moi avant de sortir mon bébé.

Carmen le regardait curieusement.

Ses yeux avaient l’air sévères.

– Mais Guy, je...

– Tout de suite, ou attendre dans une heure, ça revient au même. Embrasse-moi, je m’ennuierai moins.

– Bon.

Elle se pencha et l’embrassa.

Ses lèvres étaient froides, sans aucune chaleur.

Elle venait à peine de franchir la porte qu’elle entendait déjà les ronflements de Verchères.

L’Arsène Lupin Canadien attendit qu’elle se fut complètement éloignée avant de se relever.

Il sortit une feuille de papier et sa plume et se mit à écrire. Il remplissait deux grandes pages qu’il glissa dans sa serviette.

Puis, il se remit au lit.

Les minutes passèrent.

Verchères ronflait à nouveau.

En bas, Carmen fermait le bureau.

Son père était entré et était déjà rendu à sa chambre.

Elle éteignit la lumière.

En évitant de faire du bruit, elle s'engagea dans l'escalier et arriva enfin vis à vis la chambre de Verchères.

Elle frappa discrètement.

Une fois, deux fois.

Elle prêta l'oreille.

– Il dort... il ronfle...

Elle ouvrit la porte lentement.

Vivement elle regarda autour d'elle.

Elle aperçut ce qu'elle cherchait, la serviette de Verchères.

Sur la table, il y avait un autre papier écrit.

Elle prit ce papier et le mit dans sa poche, puis elle fouilla dans la serviette.

Elle trouva enfin le rapport que Verchères venait d'écrire.

Elle le glissa dans la poche de son tablier, remit la serviette en place et sortit de la chambre.

Rendue en bas, elle alluma la lumière.

Elle prit d'abord la petite feuille qui était sur la

table.

Elle lut :

– Réveille-moi, de bonne heure, je veux partir au petit jour, mon bébé. Je veux partir vers quatre heures.

Elle prit les autres papiers.

Elle lut longuement le rapport que Verchères venait d'écrire.

Lorsqu'elle eut terminé elle avait un sourire narquois aux lèvres.

Carmen a-t-elle quelque chose à voir avec les supposés accidents de la route ?

IV

Il était trois heures et trente du matin.

Guy Verchères sursauta.

On venait de frapper à sa porte.

– Monsieur Guy !

– Il s'en va quatre heures.

– Merci.

Verchères s'habilla en vitesse.

Puis il descendit déjeuner.

Au dehors la température était grise.

Le soleil n'était pas encore levé.

Verchères remonta à sa chambre.

Il ouvrit sa valise et sortit un kodak.

C'était un kodak avec un flash.

Il mit la lumière en place, remit le kodak dans sa valise, puis descendit.

Carmen avait sorti l'auto que Verchères avait louée.

Elle était maintenant devant l'hôtel.

– Je n'ai qu'un seul regret, dit-il.

– Lequel ? demanda Carmen.

– C'est de ne pas vous emmener, bébé.

– Mais vous reviendrez ?

– Certainement. Et peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

Il tourna la clef.

Le moteur se mit en marche.

– Au revoir, Carmen.

La jeune fille passa ses bras par la vitre baissée.

Elle attira Verchères contre elle et lui donna un long baiser.

Cette fois, c'était un baiser beaucoup plus chaud que celui de la veille, il était même brûlant.

La voiture démarra et s'engagea sur la route sombre.

Verchères avait allumé ses phares.

Il étendit la main, ouvrit la valise et sortit son kodak.

La voiture filait maintenant à quarante milles à l'heure environ.

Elle approchait du fameux tournant où déjà trois personnes avaient perdu la vie.

Verchères avait entrouvert la portière de son côté.

Il scrutait la route de son regard d'acier.

Soudain, il tressaillit.

Il venait de voir une sorte de serpent blanc au milieu de la route.

La voiture frappa quelque chose de solide, puis se mit à glisser sur le côté.

Tenant fermement son kodak, Verchères bondit.

Emporté par l'élan, il se mit à rouler dans la poussière.

Pendant ce temps la voiture avait enfoncé le garde-boue et s'était précipitée dans l'abîme.

Verchères se releva péniblement.

Ses habits étaient déchirés.

Ses muscles le faisaient souffrir.

Mais il venait de tout comprendre.

– Un câble d’acier !

Oui c’était un câble d’acier, tendu au milieu de la route. La voiture s’arrêtait sur le câble, mais emportée par l’élan, elle roulait dans l’abîme.

– Exactement comme les aiguillages pour faire changer la direction des trains.

Verchères continuait à regarder la route.

Soudain il vit une ombre se relever. L’ombre s’avança au milieu de la route.

Il mit son kodak en position.

– Un... deux...

Un éclair fulgurant, la photo était prise.

Là-bas sur la route, Verchères entendit un juron, puis des pas précipités.

Les criminels venaient de se sauver.

*

Une voiture s’avançait lentement.

Elle s’arrêta près du lieu du drame.

Un homme descendit.

Verchères le reconnut aussitôt, le chef de Police.

– Hello monsieur Chaput.

Le gros Pit reconnut Verchères.

– Tiens, monsieur Lancret, qu’est-ce que vous faites ici ?

– Je viens d’échapper à la mort.

– Quoi ?

Le chef de police regarda l’Arsène Lupin Canadien.

– La voiture... vous étiez dedans.

– Oui.

– J’ai entendu le bruit au village et je suis accouru.

Verchères expliqua :

– Je n’ai pas fait attention, j’ai perdu le contrôle.

– Mais comment avez-vous pu vous sauver ?

– J’avais l’épaule accotée sur la portière. Le choc a fait ouvrir la porte, et je suis tombé sur la route.

– Montez dans votre voiture, je vais vous ramener à l’hôtel.

– Non, je préfère aller au village. Je ne veux pas amener tous les clients de l’hôtel.

– Comme vous voudrez !

Verchères s’assit près de Pit Chaput.

Les deux hommes revinrent au village.

– Vos habits sont pas mal déchirés. Aimeriez-vous vous changer, je pourrais vous en prêter un.

– Non, merci.

Chaput se gratta la tête.

– Je trouve cela très curieux.

– Quoi donc ?

– Ces accidents toujours au même endroit.

– Bah, que voulez-vous, c'est la route.

– Oui, mais quatre accidents...

Verchères haussa les épaules.

– Je vais vous quitter, chef.

– Où allez-vous ?

– Manger, puis je vais louer une chambre, je veux me frictionner un peu avec de l'alcool. J'ai les muscles endoloris.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Puis, ils se séparèrent.

Verchères pensa :

– Jusqu'à ce gros chef de Police qui commence à trouver cela curieux !

Verchères entra dans un restaurant.

Il commanda un sandwich et une tasse de café.

Après avoir mangé, Verchères se dirigea vers une petite maison de pension.

Il loua une chambre pour la journée, puis il se dirigea vers une pharmacie.

– Monsieur ? demanda le commis.

– Vous avez les poudres qu’il faut pour développer les portraits ?

– Oui.

– Alors donnez-moi du fixing, du developping et du papier à imprimer.

– Bien monsieur.

Lorsqu’il eut terminé ses emplettes, Verchères revint à la chambre qu’il venait de louer.

Il monta ses paquets à sa chambre, puis redescendit à la cuisine.

Il emprunta deux plats à la cuisinière puis retourna à son appartement.

Il prépara ses acides pour développer ses photos.

Une heure plus tard, Verchères sortit de sa chambre.

– Et maintenant, dit-il, retournons au Trois Hiboux !

Que se passera-t-il ?

Verchères mettra-t-il la main au collet des véritables assassins ?

V

Carmen et son père étaient au comptoir.

Charley Bernard et sa fille semblaient heureux.

Soudain la porte s'ouvrit.

Tous deux devinrent pâles comme la mort.

Guy Verchères venait d'apparaître.

Carmen bégaya.

– Vous !

Verchères sourit :

– Mais oui, c'est moi, ça vous surprend ?

Ils ne répondirent pas.

– Je vous avais dit, Carmen, que je reviendrais plus tôt que vous ne le croyiez !

Il s'assit près du comptoir.

Il regarda Charley Bernard.

– Votre coup a manqué cette fois-ci !

– Quel coup ?

– Ne faites pas l’hypocrite ! J’avais tout deviné. Tout d’abord, permettez-moi de me présenter, je suis Guy Verchères et non Guy Lancret.

Le couple de bandits sursautèrent.

– Guy Verchères !

– Parfaitement.

Guy souriait toujours.

– Vous devez vous demander comment il se fait que j’aie échappé à la mort ?

Ils ne répondirent pas.

Verchères continua :

– Imaginez-vous que ma porte s’est ouverte mystérieusement ! Je suis tombé sur la route.

Il regarda Bernard.

– C’est une bonne idée, votre câble. Ça a dû vous rapporter gros !

Bernard se décida à parler.

– Jamais vous ne pourrez prouver quelque chose contre nous !

– Pardon !

– Vous n’avez aucune preuve !

– Si j’en ai une !

– Laquelle ?

– Votre portrait !

– Mon portrait ?

– Oui, vous vous souvenez, ce matin, l’éclair après la chute de mon automobile, alors que vous enleviez le cable !

Bernard pâlit.

Il se voyait perdu.

Verchères reprit :

Mais n’ayez crainte, je ne suis pas fou !

Les autres le regardaient avec de grands yeux surpris.

– Vous possédez le plus beau racket que je n’ai encore vu. Il m’intéresse énormément.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que le chemin que je suis depuis quelques années ne m'intéresse plus.

– Hein !

Verchères se pencha en avant.

– Écoutez Bernard, vous êtes fait ! Si vous n'acceptez pas ma proposition, je vous fais arrêter.

– Que voulez-vous dire ?

– Nous séparons les profits en trois !

– En quatre, reprit Bernard.

Carmen commençait à reprendre espoir.

– Pourquoi faites-vous ça ?

– Tout d'abord, parce que je vous trouve très jolie ! Je vous ai dit que je vous aimais et c'est vrai. De plus, j'aurais quelque chose de fameux à vous proposer.

– Quoi donc ?

– Je ne puis vous en parler immédiatement.- Mais ce sera une affaire de cent cinquante mille dollars !

Ils sursautèrent :

– Quoi ?

– Cent cinquante mille dollars.

– Vous êtes sérieux ? demanda Carmen.

– Est-ce que j’ai l’air de blaguer ?

Bernard hésitait.

– Vous avez tout à gagner, reprit Verchères. Si vous refusez mon offre, je devrai vous faire arrêter.

Bernard se leva.

Il s’approcha de Verchères.

– C’est entendu, dit-il.

– Vous acceptez ?

– Oui.

– Nous séparons les profits ?

– Oui.

Carmen demanda :

– Et votre affaire de cent cinquante mille dollars ?

– Je devrai retourner à Montréal demain. Nous en discuterons. Je dois tout d’abord faire mon rapport à l’assurance.

– Je comprends.

Bernard et sa fille étaient heureux.

Ils ne pouvaient s’en tirer à meilleur compte.

Le même après-midi, Verchères emmena Carmen dans la campagne.

Soudain Guy demanda :

– Vous n’aviez pas peur, trois meurtres, et risquer un quatrième ?

– Pardon, nous n’avons tué que deux personnes.

– Mais...

– Non, seulement deux. Le premier, Cantin, est mort véritablement dans un accident.

Le couple s’assit à l’ombre, sous un arbre.

Verchères demanda :

– Qu’est-ce qui vous a forcé à tuer ?

– C’est moi qui ai eu l’idée en voyant

l'accident arrivé à Cantin.

– Mais pourquoi ?

– Nous avons acheté cet hôtel. Nous avons été obligés d'emprunter de l'argent de la banque. Cette dernière nous pressait. Nous devions payer ou laisser l'hôtel. Un jour, madame Jean Marco descendit à l'hôtel. Un soir qu'elle avait trop bu, elle se mit à parler de son mari. Elle le haïssait. L'idée me vint à l'esprit, Marco avait de grosses assurances. Je lui demandai :

– Vous aimeriez que votre mari meure, je suppose ?

– Je retirerais de grosses assurances.

– Et si je vous arrangeais sa mort ?

– Que voulez-vous dire ?

– Si votre mari meurt, me promettez-vous de séparer moitié, moitié dans les assurances ?

Elle hésita :

– Que voulez-vous faire ?

– Vous n'aurez à vous occuper de rien.

– Ah !

– Faites en sorte que votre mari vienne ici pour quelques jours et je vous promets qu’il mourra dans un accident.

Elle eut peur tout d’abord, mais je réussis à la décider, elle accepta ma proposition.

Quinze jours plus tard, Marco mourrait dans un accident.

– Et ce fut la même chose pour Claude Tanguay ?

– Oui, personne ne s’est jamais douté de rien... excepté vous !

Verchères se mit à rire.

– Ce n’est pas grave. Mais maintenant, ma petite, nous allons faire des affaires d’or.

Elle regarda l’Arsène Lupin Canadien.

– Vous n’avez pas peur ?

– Peur ? Moi ? Guy Verchères ?

– Vous n’avez jamais commis de meurtre !

– Et puis après. Il faut bien commencer !

Il se pencha vers Carmen :

– Bébé, demain je vous emmène à Montréal avec moi.

– Pourquoi ?

– J’aurai besoin de vous pour préparer mon affaire !

– Ah bon !

– Alors, c’est entendu ?

– Oui. Mais j’avoue que je suis craintive. Si ça ne réussissait pas ?

– Ça réussira !

– Je le souhaite.

Voilà donc Verchères retombé dans le mauvais chemin.

Il semble vraiment être en amour avec la jeune Carmen !

Cet amour aveugle lui fera-t-il perdre au complet la route de l’honnêteté ?

VI

À Montréal, au bureau de l'assurance, on était sans nouvelle de Guy Verchères.

Franchon répétait toujours :

– Je vous ai dit de ne pas avoir confiance en lui.

– Attends, disait Delcourt, nous allons certainement recevoir de ses nouvelles.

Mais les jours passaient.

La semaine achevait.

– Nous devons payer !

Mais le sixième jour, alors que plus découragés que jamais, nos deux hommes envisageaient l'avenir sous de sombres côtés, le téléphone résonna.

Delcourt décrocha l'appareil.

– Oui ?

– Monsieur Guy Verchères est ici pour vous voir !

– Hein ! Quoi ? Monsieur Verchères, dites-vous ?

– Oui.

– Vite, faites entrer.

Delcourt raccrocha.

Il se tourna vers Franchon :

– Je te l’avais dit ! Il nous apporte la solution, j’en suis persuadé.

La porte s’ouvrit.

Verchères parut.

Delcourt se leva :

– Guy, enfin !

Mais Guy Verchères ne lui prit pas la main.

Il s’avança, la main tendue.

– Qu’est-ce qu’il y a ? fit Delcourt, inquiet.

Guy se laissa tomber dans un fauteuil !

– Rien ! Absolument rien !

- Comment rien ? demanda Franchon.
- Que veux-tu dire ? fit Delcourt.
- Je n’ai rien trouvé. Je n’ai pas de preuves contre personne. Mon voyage n’a servi à rien.
- Delcourt n’en revenait pas.
- Alors, les accidents !
- D’après moi, dit Guy, ce sont des accidents, tout simplement.
- Delcourt reprit :
- Pourtant dans tes rapports...
- Oh, je sais. Je semblais soupçonner quelqu’un, je me suis trompé, c’est tout.
- Delcourt leva ses deux bras en l’air :
- Mais qu’allons-nous faire ?
- Il va vous falloir payer madame Tanguay.
- Mais alors, c’est fini, nous sommes ruinés.
- Verchères haussa les épaules :
- Que veux-tu que j’y fasse ? J’ai fait mon possible.
- Verchères se releva.

– Je regrette beaucoup J.B., mais nous ne sommes pas maîtres des accidents.

Il se dirigea vers la porte.

– Bonjour !

Il sortit.

Aussitôt, Franchon s'écria :

– Je vous l'avais bien dit.

*

– Guy !

– Quoi ?

– Mais on ne vous reconnaît plus, dit Carmen.

C'était vrai.

Verchères était tout à fait méconnaissable.

On pouvait lui donner une cinquantaine d'années.

Ses cheveux commençaient à grisonner aux tempes.

– Alors, nous y allons ?

– C’est ça !

Verchères avait pris rendez-vous avec un dénommé Resky.

Levy Resky était associé avec Paul Bellefeuille.

Bellefeuille et Resky avaient ensemble pris une assurance pour se protéger mutuellement.

Le premier des deux qui mourrait, l’autre retirerait cent cinquante mille piastres.

Verchères connaissait la conscience de l’Israélite.

Resky demeurait en chambre dans une belle maison de l’ouest de la ville.

Verchères était tout d’abord allé visiter la maison.

Puis enfin il avait pris rendez-vous avec Resky et, maintenant, accompagné de Carmen, il allait lui proposer son marché.

Carmen était vêtue bien simplement.

Elle portait un pantalon, et un chandail de

laine qui faisait ressortir encore plus les formes harmonieuses de son corps.

Cependant, lorsqu'on frappa à la porte de Resky, il n'y avait que Guy Verchères.

Carmen Bernard était disparue.

Resky ouvrit la porte.

– Monsieur ? dit-il avec un petit accent.

– C'est moi qui vous ai appelé !

– Entrez !

Verchères entra dans l'appartement.

Si Resky avait su que Verchères était aussi entré quelques heures plus tôt alors qu'il était sorti, le marché aurait fini là.

Verchères s'approcha de la cheminée.

Il prit une chaise et s'assit devant le vaste foyer naturel.

Il fit signe à Resky de s'approcher.

– Il ne faut pas parler fort !

Resky faisait semblant de ne pas comprendre.

– Que me voulez-vous exactement ?

– Je veux faire un petit marché avec vous ! Un marché qui vous rapportera \$75,000, et en même temps vous débarrassera de votre associé.

– Mais vous êtes fou, je...

– J’ai un moyen infallible.

Resky se leva.

Il se mit à examiner la pièce en tous sens.

Puis il sortit dans le corridor.

Il alla ensuite examiner les pièces les plus près de la sienne.

Enfin, il revint satisfait.

– Excusez-moi, dit-il, mais je devais faire cela. On ne sait jamais, quelqu’un peut nous écouter...

– Vous avez bien fait.

– Alors, vous disiez donc...

– Que si vous me promettez de partager avec moi la somme de \$150,000, je vous débarrasse de votre associé.

– Mais c’est un meurtre... c’est risqué...

– Vous n’avez rien à risquer. Votre parole vaut

la mienne. Si l'on me prend, je vous accuse, vous vous défendez et nous n'avons pas de témoins...

– Oui. oui...

Resky réfléchissait.

– Comment vous y prendrez-vous ?

– Ça, c'est mon affaire. Je sais que monsieur Bellefeuille part en vacances demain vers midi ?

– Oui.

– Eh bien, il faudrait que vous vous arrangiez pour qu'il ne parte que demain soir.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est nécessaire.

Verchères mit la main dans sa poche.

Il sortit une carte de route.

– Vous savez par où passe monsieur Bellefeuille ?

– Oui.

Bellefeuille avait un camp dans le nord.

Il devait passer tout près de l'hôtel Les Trois Hiboux.

– Il passe ici, dit Resky.

– C’est bien ce que je pensais.

Il y eut un silence.

– Alors, vous pouvez arranger cela pour qu’il ne parte qu’à six heures environ ?

– Si je veux, il ne partira qu’à huit heures.

– Ah, comment ça ?

– Le vendredi, nous travaillons toujours plus tard. Je lui dirai que je suis malade et qu’il faut qu’il me remplace. Il restera.

– Mais partira-t-il à huit heures du soir ? N’aimera-t-il pas mieux ne partir que le lendemain ?

Resky sourit :

– Vous ne connaissez pas Bellefeuille. Il pourrait partir en pleine nuit.

– Alors, c’est une affaire entendue ?

– Oui.

Verchères se leva.

– J’ai votre parole, n’est-ce pas ?

– Oui, oui.

– Si vous refusez de me payer, malheur à vous, je pourrais vous tuer.

– Je tiens toujours mes engagements.

– Eh bien, tant mieux. Au revoir, et demain soir, n’oubliez pas.

– Ne craignez rien.

Verchères sortit.

Quelques secondes plus tard, il vit apparaître Carmen. Cette dernière sortit de derrière une porte menant à la couverture.

– Tu as tout entendu, mon bébé ?

– Oui. Vous étiez près de la cheminée.

– J’ai mis ma chaise toute proche et je lui ai dit de s’approcher.

Ils sortirent vivement de la maison de chambres.

Une heure plus tard, ils étaient en route pour le Nord. Carmen demanda :

– Nous allons lui tendre le câble, je suppose ?

– Non !

Elle regarda Verchères, surprise.

– Pourquoi ?

– Ce serait trop risqué.

– Mais ça réussit toujours.

Verchères approuva :

– Comment ça ?

– Justement, ça réussit trop bien.

– Tout le monde commence à se douter de quelque chose.

– Ah !

– Même le gros chef de police.

– Je l’ignorais.

Verchères sourit :

– J’ai quelque chose de mieux.

– Quoi donc ?

– Il va nous falloir un autre homme.

– Mais papa est là !

Verchères protesta :

– Non, il faut qu’il reste à l’hôtel...

– Pourquoi ?

– Pour ne pas éveiller les soupçons.

– Je comprends !

Verchères réfléchit.

Soudain il proposa :

– André Savoie !

– André ? Mais voyons... je...

– Pourquoi pas ? reprit Verchères, il a participé aux autres crimes...

– Mais...

– Inutile, je le vois sur la photo que j’ai prise. C’est lui qui tenait l’autre bout du câble !

Carmen baissa les yeux :

– Pauvre André... c’est ma faute !

– Il t’aime, n’est-ce pas, bébé ?

– Oui.

– Et toi, tu es folle de lui !

Elle baissa les yeux.

– Oui.

– Je le savais.

– Si André a voulu entrer dans la combine avec nous, c'était pour nous sauver.

– Je sais... je sais...

Mais soudain Carmen demanda :

– Mais pourquoi aurions-nous besoin d'André ?

– Parce qu'il nous faut un gros camion et deux personnes à l'intérieur.

– Un gros camion ?

– Oui. Je sais qu'André peut nous en avoir un.

– Comment ça ?

– J'ai vu par ses annonces qu'il représentait une compagnie de transport !

– C'est vrai.

– Alors, il pourra nous aider. Il placera le camion à un certain endroit, un tournant dangereux.

Il mettra le camion au milieu de la route.

Bellefeuille n'aura pas le temps de le voir et il sera tué dans l'accident.

Carmen demanda :

– Et s'il ne meurt pas dans l'accident ?

– Nous serons là pour le finir.

Elle frissonna :

– Mon Dieu ! Je n'aurais jamais cru que vous étiez capable d'avoir autant de sang-froid !

Carmen demeura pensive.

– Qu'est-ce que tu as bébé ? demanda Guy.

– Je pense à ce nouveau crime que je vais aider à commettre.

– Eh bien ?...

– Les autres fois, j'étais obligée de tuer, la nécessité... mais maintenant, les affaires vont bien.

– Elles iront mieux... cent cinquante mille à diviser en quatre.

Carmen parut surprise.

– Comment cent cinquante mille, mais on ne

recevra que la moitié.

Verchères se mit à rire cruellement.

– Ne t’inquiète pas, petite, je m’occuperai de ce Resky ensuite, et nous les aurons les autres \$75,000.

Carmen pensa :

– Comme le monde change. Voilà un homme qui travaillait au bien de la société et le voilà devenu un des pires criminels.

– C’est vrai.

Cette fois Verchères semble s’être enfoncé pour de bon dans la voie du crime.

Qu’arrivera-t-il ?

VII

Le lendemain matin.

Monsieur Bellefeuille appela sa secrétaire.

– Monsieur a sonné ?

– Oui.

Bellefeuille demanda :

– Savez-vous si Resky est entré ?

– Non, pas encore !

Bellefeuille regarda sa montre.

– Voyons, qu'est-ce qu'il fait ?

Il se tourna vers sa secrétaire.

– Voulez-vous appeler chez lui ?

– Oui, un instant.

La secrétaire signala le numéro.

Puis elle passa le récepteur à Bellefeuille.

– Allo ? fit une voix de femme.

– Allo, monsieur Resky s’il-vous-plaît, dites-lui que c’est Bellefeuille qui parle.

La femme reprit :

– Je regrette, monsieur Bellefeuille, mais Resky est au lit.

– Au lit ?

– Oui, un instant, il veut venir vous parler.

Quelques secondes plus tard, Resky reprenait.

– Allo ?

– Resky ?

– Oui.

– Bellefeuille. Ta femme vient de me dire que tu es malade ?

– Oui. Je suis obligé de garder le lit jusqu’à dimanche.

– Mais le bureau...

– Demain, c’est fermé !

– Oui, mais aujourd’hui ?

Bellefeuille s’attendait à la demande de son ami.

- Tu ne pourrais pas rester jusqu’à ce soir ?
- Ah, je vois !
- Écoute, tu prendras une journée de plus ! Si tu pars ce soir, à huit heures, tu peux être à ton camp pour la nuit.
- Bellefeuille réfléchit.
- Puis il demanda :
- Alors, c’est entendu ? Tu me donnes une journée de plus.
- Oui, oui.
- C’est très bien, je partirai ce soir à huit heures.

*

Il était huit heures et quinze.

Le soleil baissait déjà à l’horizon.

Rendu au mois de septembre, les jours raccourcissent.

Un gros camion s’avançait sur la route.

Il s'arrêta à l'hôtel des Trois Hiboux.

André Savoie descendit.

– Bonsoir Carmen.

– Bonsoir André.

Le jeune couple semblait nerveux.

Guy Verchères sortit de l'hôtel.

– Bonsoir !

Il s'avança :

– Alors, vous avez bien compris ce que vous avez à faire ?

– Oui, oui.

– Vous n'êtes pas trop nerveux ?

André murmura :

– Je n'aime pas cela.

– Il ne faut pas reculer.

– Je sais.

Verchères fit un signe.

– Alors, allez-y.

Ils montèrent dans le camion.

– Je vais à la rencontre de Bellefeuille, dit Verchères.

– Très bien.

La voiture se mit en marche.

Le camion l’imita.

Le camion commença à s’éloigner dans la montagne.

Il prit enfin un petit chemin par où devait passer les voitures.

Aussitôt qu’il eut franchi une courbe dangereuse, il s’arrêta sur le bord de la route.

Savoie descendit.

Il aida Carmen à descendre.

Tous les deux s’assirent sur l’herbe.

Savoie murmura à nouveau :

– Je n’aime pas cela, Carmen.

La jeune fille répondit :

– Ce sera la dernière fois.

– Tu es certaine ?

– Puisque je te le dis.

Elle se pencha vers lui.

– André !

– Quoi ?

– Lorsque cette histoire sera finie, nous nous marierons.

Il la prit dans ses bras.

– Carmen !

La jeune fille continua :

– Nous partirons au loin !

– Où ?

– Je ne sais pas, mais nous aurons de l'argent...

Le jeune homme acquiesça :

– Je ne demande pas mieux.

– Nous quitterons le pays, s'il le faut !

André murmura :

– Si nous nous en tirons !

Elle le regarda dans les yeux :

– Tu as peur ?

– Non !

– Alors...

Le jeune homme expliqua :

– Cette fois, j’ai un camion de la compagnie...

– Mais il n’y a pas de danger, un accident.

– Je sais, mais tout de même...

Il s’arrêta quelques secondes, puis conclut.

– J’aimais mieux le câble !

– Nous ne pouvions plus nous en servir.

– Pourquoi ?

– On se serait douté...

– Nous n’avions plus besoin de tuer !

Carmen murmura :

– Je sais.

Savoie se serra les poings.

– Oh ! ce Verchères...

– Sans lui, murmura Carmen...

– Sans lui, nous ne serions pas obligés de commettre ce nouveau crime. On a beau dire,

trois crimes sur la conscience, c'est lourd.

La jeune fille se serra contre lui.

– Et c'est pour moi que tu as fait cela André !

– Je t'aime, Carmen.

– Je sais.

– Si j'avais pu vous prêter l'argent au lieu de tuer...

– Je te comprends, mon chéri !

Il l'embrassa longuement.

– Carmen !

– Quoi ?

– Jure-moi que ce sera la dernière fois !

– Ce sera la dernière, dit-elle.

André parut content.

Cependant, il n'était pas sûr de lui.

Il regarda sa montre.

– Neuf heures et quart !

– L'heure approche, dit Carmen d'une voix nerveuse.

André regarda autour de lui.

– Nous serions mieux de reprendre notre place.

– Peut-être.

Ils retournèrent au camion.

Savoie prit place à la roue.

Soudain ils aperçurent une lumière au loin.

– Ce doit être lui.

– Qui ?

– Verchères.

La lumière se rapprochait.

Mais l'automobile passa sans s'arrêter.

– Pourtant il doit approcher, dit Savoie.

Carmen jeta un coup d'œil à son amoureux.

Ses mains tremblaient.

– Ne sois pas si nerveux, André.

Ce dernier se serra les lèvres, mais ne dit rien.

Une autre lumière apparut au lointain.

– Cette fois !

On entendait le grondement d'une voiture.
La lumière se rapprocha.
– C'est lui, cria Carmen.
La voiture ralentissait.
Elle dépassa le camion.
Enfin, elle stoppa.
La portière s'ouvrit.
Guy Verchères descendit.
Il s'approcha du camion.
Il regarda le jeune couple :
– Eh bien ? demanda Carmen.
Verchères répondit :
– Il vient.
Il fit un signe.
– Placez-vous !
André demanda :
– Vous êtes certain que c'est la bonne
voiture ?
Guy reprit :

– Il n’y a pas à s’y tromper, il me suit à un mille.

Carmen s’inquiéta :

– Si une autre voiture l’avait dépassé !

– Il n’y a pas de danger.

Verchères sourit :

– J’ai pris mes précautions.

– Comment cela ?

– Il n’y a aucune voiture assez près de celle de Bellefeuille pour la dépasser.

– Mais si une voiture arrêtée sur la route passait entre vous deux ?

– Il n’y avait aucune voiture sur la route.

Verchères aussi commençait à s’énerver.

– Allons, placez-vous...

Il dit brusquement.

– Allez Savoie !

Le jeune homme mit le moteur en marche.

Le camion avança jusqu’à la courbe.

Là, Verchères le fit placer en travers de la route.

– Venez, dit Verchères.

Le couple descendit.

– Pas un mot, recommanda Guy.

Ils se dirigèrent vers le bord de la route.

Verchères s'étendit dans l'herbe.

– Étendez-vous ici.

Ils obéirent.

L'heure fatale approchait.

Soudain une lumière apparut au lointain.

– La voilà, s'écria Carmen.

– C'est elle, dit calmement Guy.

On entendait le grondement de la voiture.

– Silence, dit Verchères.

Carmen se mit la main devant les yeux.

La tragédie allait arriver d'une seconde à l'autre.

Le coup de Verchères se produirait-il sans

anicroche ?

Bellefeuille mourrait-il dans l'accident ?

VIII

La voiture approchait.

Soudain, une voix résonna derrière les trois complices.

– Haut les mains, et pas un geste !

Verchères et les deux autres se levèrent d'un bond.

Ils aperçurent le chef de police Pit Chaput qui les enlignait avec son revolver.

La voiture venait d'arriver.

Mais comme si elle avait prévu l'accident, elle s'arrêta. Deux hommes descendirent.

Ce n'était pas Bellefeuille.

C'étaient deux policiers de la police provinciale.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Carmen.

André Savoie avait pâli.

Ses genoux plièrent.

Il s'écrasa, évanoui.

Carmen se pencha sur lui.

– André... André...

Elle perçut le battement de son cœur.

Chaput murmura ironique :

– N'ayez crainte, il n'est pas mort.

Carmen regarda Verchères.

Elle semblait éperdue :

– Comment se fait-il ?

Verchères haussa les épaules comme dans un geste de rage.

Chaput sourit :

– Vous voulez savoir ?

Carmen répondit résolument :

– Oui, quelqu'un nous a trahis !

– Oui.

– Qui ?

Chaput sourit à nouveau.

Puis, montrant du doigt André Savoie :

– Voilà votre traître !

Carmen et Verchères bondirent :

– Lui !

– Parfaitement.

Carmen murmura :

– C'est impossible !

Mais Chaput reprit :

– C'est pourtant la vérité.

– Qu'a-t-il fait ? demanda Verchères.

– Il est venu me voir vers midi et m'a tout raconté.

Carmen semblait enragée :

– Pourquoi a-t-il fait cela ?

Verchères murmura :

– Le salaud, je comprends.

Carmen le regarda :

– Quoi ?

– Il voulait rejeter tout le blâme sur nous !

Elle regarda Chaput :

– C’est vrai ?

– Oui.

Verchères expliqua :

– En nous faisant arrêter, il ne participait pas à ce meurtre. Pour les autres, il n’y a pas de preuves !

Carmen se mit à rire sataniquement :

– Ah, c’est ce que vous croyez !

Chaput demanda :

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, moi, croyez-vous que je vais laisser faire cela ainsi !

Les autres la regardaient.

Elle continua :

– Il disait m’aimer, la belle affaire !

Elle lança son pied dans la figure de Savoie.

– Il veut se sauver en nous accusant, eh bien non ! Il est aussi coupable que moi dans les autres

crimes... aussi coupable que papa...

Elle ajouta :

– Papa ?

– Il est déjà en prison, grâce encore à Savoie, dit Chaput.

– Le salaud ! Il ne s'en tirera pas. Je vais vous raconter la part qu'il a prise dans les deux autres crimes.

Et Carmen leur raconta comment ils avaient tué leurs deux autres victimes.

Son père et Savoie attendaient avec le câble sur le bord de la route.

Carmen restait à l'hôtel.

Lorsque celui qui devait se faire tuer quittait l'hôtel, Carmen montait vivement au dernier étage.

Pendant deux ou trois fois, elle allumait la lumière.

C'était le signal !

Et elle ajouta :

– André tenait un des bouts du câble. C'est lui qui l'attachait à l'arbre... il est aussi coupable que nous...

Chaput agréa :

– C'est certain... avec cette confession, il ne s'en tirera pas.

*

– Bonjour mademoiselle.

– Bonjour monsieur. Vous désirez ?

– J. B. est-il là ?

– Monsieur Delcourt ?

– Oui.

– Il est avec son associé, monsieur Franchon.

– Dites-lui que je veux le voir immédiatement et que c'est très important.

– Votre nom ?

– Guy Verchères !

– Ah ! C'est vous ?...

– Oui.

La jeune fille se dirigea vers le téléphone.

– Monsieur Guy Verchères veut vous voir immédiatement. Il dit que c'est très important.

– Faites entrer ! dit Delcourt.

Verchères entra dans le bureau des deux hommes.

Ces derniers étaient changés.

Ils avaient tous les deux maigri.

La faillite était une chose certaine maintenant.

Verchères entra tout souriant :

– Eh bien, mon vieux Delcourt, réjouis-toi.

– Ah !

– Il y avait bien eu meurtre, et les assassins sont sous verrous.

– Quoi ?

– Parfaitement.

Verchères raconta ce qui s'était passé.

– Mais tu es mêlé à cette affaire de meurtre, Guy... je croyais...

Guy se mit à rire :

– Allons J. B., ne t'en fais pas... je ne suis mêlé à rien. J'avais monté cela seulement pour faire avouer les criminels.

– Mais tu avais des preuves ?

– Non.

– La photo ?

– La photo n'était pas bonne. Le kodak a pris jour dans ma chute. Alors, j'ai « bluffé » du commencement à la fin. J'ai attiré les criminels dans un guet-apens !

– Et ça a réussi ?

– Parfaitement.

Franchon demanda :

– Comment se fait-il que ce soit Savoie qui ait averti la police ?

– Ce n'est pas Savoie !

– Ah !

– C'est moi. Mais ce Chaput n'est pas un fou. Quand il a vu que Savoie s'était évanoui, il a

décidé de profiter de la situation. Et, une fois de plus, Carmen a tombé dans le piège. Elle a avoué et, cette fois, nous avons plusieurs témoins !

Verchères regarda son ami :

– Tu n’es pas heureux ?

– Oui et non !

– Comment cela ?

– Pourquoi m’as-tu laissé payer la prime ?

– C’est parce que je n’avais pas confiance en toi.

– Hein !

– Tu aurais refusé de payer. Carmen s’est justement informée, car eux non plus n’avait pas reçu leur prix du crime. En voyant que la prime ne se payait pas, elle se serait doutée de tout.

Delcourt se passa la main dans les cheveux :

– Je vais être obligé de prendre des procédures !

Verchères dit en souriant :

– Il faut bien que les avocats gagnent leur vie,

n'est-ce pas ?

Franchon posa une nouvelle question :

– Et ce Bellefeuille ?

– Il était beaucoup plus en arrière.

– Il a appris l'affaire ?

– Oui et je suis content. Il saura désormais à quel genre d'associé il a affaire.

– C'est vrai !

Verchères regarda sa montre :

– Midi !

– Tu pars ? demanda Delcourt.

– Oui, il faut que j'aille dîner.

Louis Franchon se leva :

– Monsieur Verchères ?

Delcourt parut surpris.

Franchon n'aimait pas Verchères et maintenant, il disait monsieur.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Eh bien, j'aimerais vous inviter pour dîner !

– J’accepte avec plaisir !

– Et puis, j’ai plusieurs questions encore à vous poser.

Il jeta un coup d’œil narquois à Delcourt.

– À part ça... ajouta-t-il, vous m’êtes très sympathique !

Cet ouvrage est le 856^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.